

« Voyez, mes amis, ce n'est pas un pari, mais une mission que je dois m'imposer pour sauver ce qui reste. Cesser cette errance qui me fatigue et savoir où j'en suis, savoir où je peux m'arrêter, savoir quelle direction prendre. Ne plus faire semblant. Dans cette avalanche de souvenirs assaillants, agressifs maintenant, je pioche. Je t'ai prévenue, Constantine, je vais creuser. Tu m'as fait trop longtemps tourner la tête. Tu veux faire de moi une folle girouette ? »

C'est ainsi que la narratrice interpelle la ville de son enfance dont elle se sent aujourd'hui comme exilée. Au début du roman elle lui adresse comme un défi : elle parlera d'elle, de son histoire, de ses rues, de ses habitants.

C'est bien de mémoire qu'il s'agit ici, puisque cette femme, avec courage – car cela ne se fait pas sans douleur –, va oser convoquer son enfance, plonger dans le passé.

Evocation des moments d'insouciance, du temps de l'innocence sur fond de guerre d'Algérie, son récit, tissé de réminiscences, prend aussi parfois une vraie dimension documentaire, mentionnant les métiers disparus, les quartiers et traditions, la bigarrure propres à cette ville.

Najia Aberer est née en 1948 à Constantine. Professeur d'anglais, elle vit et travaille à Alger. *Constantine...* est son premier roman.

